

EXTRAITS DE PRESSE

Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer

CRÉATION 2014 AU THÉÂTRE DE VIDY

«Ce que fait ici Vincent Macaigne, c'est ce qu'il a accompli en 2011 au Festival d'Avignon avec son *Hamlet* - retiré *Au moins j'aurais laissé un beau cadavre* (LT du 21.07.2011). Il ouvre les veines du texte, en plasticien et en chef de troupe, en petit-fils de Dostoïevski et en cousin de Kurt Cobain.»

ALEXANDRE DEMIDOFF, «UN IDIOT BARBARE ET SUBLIME À LAUSANNE»
LE TEMPS (13.09.2014)

«Qui n'a encore vu un spectacle du paradoxal Vincent Macaigne, 36 ans, ignore jusqu'où peut aller la violence de jouer, de crier, de lutter pour sa survie de personnage et d'artiste. (...) Sans le rajeunir, la bande à Macaigne a mis *L'Idiot* au diapason de notre présent, a rendu son univers proche et fraternel. Parce que le nôtre est loin et inhumain?»

FABIENNE PASCAUD, *TÉLÉRAMA* (01.10.2014)

«Un jubilatoire jeu de massacre (...). Dans la démesure hystérique des moyens qu'il se donne pour le faire, Vincent Macaigne va bien au-delà de l'expression d'une colère sans limite. Poussant ses comédiens dans leurs derniers retranchements, il les amène à nous révéler des trésors cachés, ceux d'une vraie pudeur qui en chacun d'eux demeure immaculée, de celle qui donne le cap et nous grandit quand il s'agit de faire face à l'adversité.»

PATRICK SOURD, «LE RETOUR DE L'IDIOT!»
LES INROCKUPTIBLES (01.10.2014)

«Pour le visionnaire Macaigne/Mychkine, *Idiot !* ne peut être qu'un spectacle excessivement vivant, «l'offrande d'un requiem ou d'un sacrifice collectif» (...). Acteurs et spectateurs vivent l'absolu d'un présent partagé : «La naïveté, la bonté du Prince, le monde dans lequel il évolue, un monde féroce, cynique, où se mêlent le beau et le laid, le sang et le rire» (...).

Le spectacle joue brillamment sur une intensité joyeuse, en s'amusant même de ses excès. (...) L'univers ne tombe pas complètement dans les ténèbres, le rêve de changement est possible, nous dit cet *Idiot !* parce que nous aurions dû nous aimer...»

VÉRONIQUE HOTTE, *THEATREDUBLOG* (06.10.2014)

Inhabituel en France, ce grand coup de pied dans les codes de la représentation est bien sûr un des mérites de Macaigne. (...) Sa première adaptation de *L'Idiot*, en 2009, tenait de la déglagrination. Cinq ans plus tard, la puissance explosive est toujours la même. (...) L'énergie collective est bien la clé de la réussite.

RENÉ SOLIS, «MACAIGNE VAINQUEUR PAR CHAOS»
LIBÉRATION (07.10.14)

«Un spectacle furieux, drôle et désenchanté. (...) Macaigne, marche au bord du précipice sans jamais tomber dans la démagogie. (...) Le texte de Dostoïevski, malaxé et recraché par des comédiens qui vocifèrent avec ou sans micro, est un flux parmi d'autres dans ce théâtre de fluides, plus poétique que contestataire. (...) Si le théâtre est un corps à l'agonie, il est clair que Macaigne tente de le ranimer à coups d'électrochocs. Peu importe, au fond, qu'il y a parvienne. Au moins, il aura laissé un beau cadavre.»

ETIENNE SORIN, «MACAIGNE, ESPACE D'“IDIOT”», *LE FIGARO* (07.10.14)

«Il y a une telle démesure, une telle puissance de feu dramatique dans cet *Idiot !* Parce que nous aurions dû nous aimer, recréé pour le Festival d'automne, qu'on se sent projeté dans une nouvelle dimension théâtrale.

Le metteur en scène-acteur-réalisateur et sa troupe commando s'emparent du brûlot de Dostoïevski pour parler du monde actuel, d'une (ex) jeunesse anéantie par la perte des illusions. La première partie du livre (et du spectacle) contient déjà beaucoup de colère, d'amertume, mais il reste un espoir - celui du prince Mychkine, «L'Idiot» - de préserver la beauté et la bonté menacées. Dans la seconde partie - introduite avec ironie par des images du débat Hollande-Sarkozy de 2012 -, tout est perdu : les personnages, qu'ils soient libéraux, idéalistes, nihilistes, sont laminés les uns après les autres. C'est le récit de cette apocalypse qui guette la France aujourd'hui, comme jadis la vieille Russie, qui nous est contée en un show grimaçant et sublime.»

PHILIPPE CHEVILLEY «MACAIGNE LE “THÉÂTRISSIME”»
LES ÉCHOS (10.10.14)

«Il est peu de soirées théâtrales qui vous marquent autant que celle de *Idiot !*, adaptation libre et trash du roman de Dostoïevski par Vincent Macaigne. Cette pièce de quatre heures est un choc qui vous étourdit à coups de mots vociférés par les acteurs. Comme dans les concerts, des bouchons sont distribués à l'entrée et on en fait bon usage. Ajoutons qu'une bâche en plastique sert à protéger les spectateurs des premiers rangs de toutes sortes de projectiles, mousse, terre, hémoglobine... Et l'on aura donné une petite idée de l'ambiance survoltée qui règne sur le plateau. Mais on n'aura rien dit de l'essentiel.

L'Idiot ! évite magistralement tous les pièges d'un théâtre hystérique et provocateur pour la pose. Si les acteurs hurlent, ils sont toujours justes, et leur engagement total ne leur donne que plus de crédibilité. La pièce dresse une fresque sociale de l'époque, avec sa galerie de portraits, percée d'énormes doutes métaphysiques intimes, ceux de Dostoïevski, en écho à ceux de Macaigne et de chacun d'entre nous.»

MARIE-ÈVE BARBOER, «GÉNIAL “IDIOT !”», *LA PROVENCE* (19.10.14)

«Force est de reconnaître à cet égard qu'il y a désormais un style Macaigne, et qu'il faut compter avec cet artiste, au moins si on considère la scène théâtrale actuelle comme un symptôme de la société contemporaine (...). L'ensemble adopte l'esthétique du dripping et du all-over : les images créées sont indiscutablement remarquables et choquantes.»

CATHERINE ROBERT, *LA TERRASSE* (28.10.14)

«Un happening hystérique aussi drôle que salutaire.»

PATRICK SOURD, «VINCENT MACAIGNE REFAIT L'IDIOT», *LES INROCKUPTIBLES* (05.11.14)

«La mise en scène de Vincent Macaigne mêle tous les registres : du grotesque au lyrique, du tragique à la dérision. Le plateau devient une sorte d'installation apocalyptique, juxtaposant les images les plus disparates, des pietà de la Renaissance à des images de Goya ou à des mickey gonflables. (...) L'ensemble a de l'invention, de la force et de l'urgence.»

SYLVIANE BERNARD-GRESH, *TELERAMA SORTIR* (05.11.14)

«Vincent Macaigne par son actualisation de *L'Idiot* invente une forme théâtrale faite de bribes exacerbées, jamais réalistes, évoquant tout en même temps la situation politique de la Russie Tsariste en pleine révolution industrielle, celle de notre présent français, de la lutte entre capitalisme et libéralisme, de l'échec des socialismes. (...) Tout y éclate y compris la joie. Et l'idée que quelque chose existe qui naîtra du chaos.»

AGNÈS FRESCHÉL, «VINCENT MACAIGNE REPREND L'IDIOT ET FAIT ÉCLATER LA JOIE», *ZIBELINE* (OCT. 14)

«Il l'a fait. Vincent Macaigne a signé hier la dernière représentation de son adaptation du texte de Dostoïevski, *Idiot ! Parce que nous aurions dû aimer*. Attention danger, les murs du théâtre qui contiennent la folie des artistes contemporains sot tombés et celle-ci est contagieuse ! L'adaptation de *L'Idiot* de Fiodor Dostoïevski est libre mais parfaitement maîtrisé. (...) La mise en scène est grandiose, les murs s'abattent tout au long de la représentation, toujours plus magistralement, et nous enfonce dans les tréfonds de la salle qui vit ce grand moment de théâtre comme ceux de la névrose de la scène contemporaine. «La beauté sauvera le monde»... Le monde est dans un sale état d'après le metteur en scène, mais il sera sauvé par cette beauté qu'il maîtrise si bien mais qui n'en est pas... C'est bien ça, la révolution à laquelle nous assistons.»

«ENTRE CRI DE RÉVOLTE JUBILATOIRE ET ÉNERGIE BRÛLANTE», *CARNET D'ART* (NOV. 2014)



Idiot ! © Samuel Rubio

«Le théâtre est souvent grand quand il devient fou. Quand il est hors de lui, despotique, impérieux et néanmoins empreint de grâce; quand il tire à hue et à dia le spectateur, l'épuise et le console au bout de la tempête. Ce théâtre désaxé a le visage chagrin du Français Vincent Macaigne, cinéaste, acteur et metteur en scène. En septembre, il transpose au Théâtre de Vidy *L'Idiot* de Fedor Dostoïevski, ce roman de 1868 où l'espérance bout, où la bonté est peut-être un leurre, où la jeunesse conspire en quête d'une aube enchantée, où l'argent monte à la tête. Il projette sur scène le prince Mychkine, un ange aux ailes pataudes; Rogojine, un démon au charme ravageur; Nastassia Philippovna, cette étoile que tous les mâles voudraient posséder.

Vincent Macaigne ne donne pas seulement corps à la trame d'un roman-hydre, formidable ambition en soi. Mais il en extrait, à la manière d'un plasticien, la matière d'une traversée apocalyptique, celle d'abord d'interprètes hurlant le texte pendant près de quatre heures comme si leur vie en dépendait, celle encore d'une bande-son grandiloquente et punk à la fois. Dans la cabine de contrôle, en bordure de salle, Vincent Macaigne grommelle pendant que ses camarades jouent; s'irrite quand une réplique est approximative; vit en somme chaque instant de cette fête barbare qu'il a projetée. *L'Idiot*, qu'il sous-titre «Parce que nous aurions dû nous aimer», se révèle ainsi non pas moderne, mais éternel. Il respire la fureur, se désespère des échecs des idéaux dont il dessine le berceau. Vincent Macaigne transfigure nos culs-de-sac dans une fresque purulente jusqu'au grandiose. Son *Idiot* est une maladie; la maladie de l'espoir incurable.»

ALEXANDRE DEMIDOFF, «LA PULSION MACAIGNE: LE METTEUR EN SCÈNE FRANÇAIS EST L'AUTEUR D'UNE ODYSSEE INOÛÏE», *LE TEMPS* (30.12.2014)



Idiot ! © Samuel Rubio

Ce n'est pas une simple transposition que le Français Vincent Macaigne amène sur les planches quand il se consacre à une oeuvre littéraire. *L'Idiot* est vivifié avec dynamisme et vécu par ses comédiens. Ici et maintenant.

Sauvage, fiévreux, brutal, doux, épique, anecdotique, évocateur, dense, résolu, effréné, empathique, pathétique, ironique, plein de sérieux et d'humour : pas de doute, le spectacle porte la griffe du metteur en scène, acteur et auteur français Vincent Macaigne, pour la première fois en Suisse. Son projet sur Dostoïevski *Idiot! Parce que nous aurions dû nous aimer* a ouvert la saison du Théâtre de Vidy à Lausanne avec fracas (et se poursuit bientôt au Festival d'Automne à Paris). *L'Idiot* est bien plus que l'adaptation d'un roman. Les comédiens de Macaigne plongent entièrement dans la matière, se meuvent en son sein comme dans leur antre originel et le dynamitent sans en perdre pour autant leur sens de l'orientation.

Nous voyons des gens d'aujourd'hui qui, toujours en éveil et prompts à la répartie, imposent leur présence personnelle avec un tel naturel qu'ils semblent oublier leur jeu d'acteur.

Paillettes et Glamour

Immersion totale aussi pour le public, qui est accueilli par une « musique-bruit » à rendre sourd - elle transforme en vibrations les ballons colorés semblables à des bulles de savon qui flottent dans la salle: la devise est « *no limits* ». Rideau en paillettes et lustre en cristal pour la fête d'anniversaire de Nastassia Philippovna. Son père, dans son smoking d'oligarque, nous fait des signes depuis la scène en hôte jovial. Voilà ce qu'il est ici - et pas le grand propriétaire terrien Totzki qui a abusé de Nastassia et voudrait maintenant s'en débarrasser en l'offrant en mariage. Dilemme de Nastassia: une victime qui aime son bourreau, du moins c'est ce qu'elle écrit à l'encre rouge sur la paroi vitrée à hauteur de scène derrière laquelle elle danse lascivement, avec son soutien-gorge doré qui brille, avant de faire des avances explicites à son papa abuseur - une déchirante manifestation d'impudeur et de vulnérabilité. Mais tandis que le Prince Mychkine, barbe de poète, gros ventre, shorts à carreaux, croix orthodoxe autour du cou, fixe Nastassia tel un égaré depuis la salle, Rogojine s'approche déjà avec son paquet d'argent pour l'acheter. Quatre heures plus tard elle fuira Mychkine en se précipitant dans les bras de Rogojine - se jetant par là dans la gueule du loup.

Entretemps, Macaigne déploie une « scène » après l'autre, sans se presser, avec prudence presque, mais avec une énergie qui interdit toute stagnation. Sa marque de fabrique : le volume. On ne parle pas, on crie ; volontiers à l'aide d'un micro ou d'un mégaphone. Une impétuosité métamorphose toute confidence intime en une harangue publique, en une manifestation, absolument conforme à l'esprit de Dostoïevski. Son roman qui traitait des questions sociales du temps est actualisé par Macaigne au moyen de slogans et de discours politiques d'aujourd'hui (un débat électoral entre Sarkozy et Hollande défile sur l'écran TV). Un orateur particulièrement endurant, Lébédév, vêtu d'une simple paire de chaussettes, enfle un énorme costume de *bunny* pour continuer sa tirade en figure publicitaire. Son apparition, dans son plus simple appareil, incarne le thème à peine évoqué, sa propre mise à nu. Macaigne traduit les pensées en images, un peu comme Frank Castorf le faisait auparavant, les calembours en moins.

Un tas de décombres

L'étourdissante variété des installations scéniques ainsi que la fascinante magie des lumières confèrent au tout un vernis d'art, de mode, de lifestyle : désinvolte, contemporain et drôle quand des masses de mousse tombent en flocons sur scène. Ce qui prête moins à rire, c'est que durant cette soirée mousse, Rogojine viole Nastassia.

Chacune et chacun s'exprime dans un monologue. Aglaïa, la fille rebelle du général avec son bonnet de fourrure blanche; Hippolyte, le tuberculeux à la bouche ensanglantée et aux intentions suicidaires; Rogojine, dont le t-shirt porte « I love Nastassia »; Gania, sur le visage duquel Nastassia écrase son gâteau d'anniversaire (cette farce s'appelle « entartage », Bernard-Henri Lévy notamment en sait quelque chose). Vers la fin de cette longue soirée en costumes argentés, Mychkine termine son appel à une « nouvelle ère » en saisissant le vase chinois, fleurs y compris, qu'il éclate sur le sol.

Il n'est pas nécessaire de connaître les personnages, ni la trame du roman pour suivre la performance de *L'Idiot* de Vincent Macaigne. Résultat d'une lecture incontestablement fine, elle contient en outre les situations de notre temps avec tout ce qu'elles ont d'insoutenable. Les comédiens en témoignent avec engagement et urgence. Et le cadre esthétique démultiplie l'effet de ce poème scénique chatoyant.

BARBARA VILLIGER HEILIG, « FRATERNITÉ, FRIVOLITÉ », NZZ (15.09.14)



Idiot ! © Samuel Rubio

EXTRAITS DE PRESSE

Au moins j'aurai laissé un beau cadavre

CRÉATION 2011 AU FESTIVAL D'AVIGNON

«Fidèle à l'œuvre emblématique de Shakespeare, tout en réinventant et écrivant totalement le mythe d'Hamlet, le jeune metteur en scène livre avec sa troupe d'acteurs, insensés, extrêmes, monumentaux, une version moderne et fulgurante, totalement adaptée à notre époque. Une mise en abîme qui nous sidère et nous laisse sur le flanc. (...) Mais derrière l'extravagance fellinienne et le champ de bataille rempli d'hémoglobine, se cachent des morceaux d'émotions pures, métaphysiques et déjantées, qui nous rappellent que «to be or not to be» reste LE questionnement fondamental. Un théâtre de la barbarie, audacieux et démesuré, qui nous remet dans la fragilité de notre condition d'homme.»

DELPHINE MICHELANGELI, «UNE NUIT DE ROIS»
VAUCLUSE MATIN (11.07.2011)

«Enfant terrible du théâtre contemporain, Vincent Macaigne s'empare d'*Hamlet* de Shakespeare qu'il croise avec sa prose iconoclaste pour réinventer le mythe et créer l'événement. (...) Ce spectacle n'est que fureur, violence et drôlerie. Plein la vue, plein les oreilles, plein les neurones! Plein les zygomatiques! (...) Ce bordel organisé, cette hystérie collective trahit une scénographie brillante où Vincent Macaigne brosse des portraits saisissants de beauté et de cruauté comme des tableaux de Bacon. La réussite de ce spectacle exceptionnel tient aussi à l'engagement total des comédiens. Sublime.»

«DU SANG ET DES RIRES À AVIGNON» TEMPS LIBRE (17.07.2011)

«Comment laisser un beau cadavre dans cet océan de sang que connaît le XXI^e siècle? La leçon de Macaigne aux princes consorts. (...) La *débauche* technique est hallucinante de maîtrise et de précision. Tous les techniciens lumière, costume, son, effets spéciaux, assistants de plateaux forment un corps dont la cohésion émane bien du *génie* d'un Macaigne qui dérange.»

PHILIPPE LAROUDIE, «LE THÉÂTRE COMME CHAMP DE BATAILLE»
LA MARSEILLAISE (13.07.2011)

«On est dans l'ordre du grand désordre, du cataclysme, de la déconstruction et de la reconstruction généralisées. Mais jamais du n'importe quoi. Le plateau n'est que le reflet d'un monde en décomposition, où tout n'est que corruption et mensonge, violence et trahison des utopies avortées; (...) Mais on demeure captivé devant l'énergie et la maîtrise de la mise en scène. Soudée comme une troupe, la bande d'acteurs réunie témoigne de la même maîtrise, de la même énergie débordante. Tous, graves ou grotesques, s'élancent à l'assaut de la scène dans le plaisir évident de jouer, sans jamais verser dans la facilité. Portés par une générosité extrême, ils nous entraînent dans un théâtre à la liberté rageuse. Tout en force de révolte. Tout en élan de vie.»

D.M. «UN HAMLET FURIOSO BRÛLE LES PLANCHES DU CLOÎTRE DES CARMES, LA CROIX (12.07.2011)

«On rit beaucoup dans la première partie; on en prend plein la tête, les yeux (lumières d'apocalypse, château gonflable sanglant) et les oreilles, dans la seconde. Le texte entremêle la pièce de Shakespeare et la prose anachronique et surréelle de Macaigne. (...) Ici, c'est plutôt Claudius le gentil (du moins le moins mauvais). Hamlet est un barbare esthète plus nihiliste que pusillanime. Les femmes sont des écorchées vives: la mère tempétueuse, Gertrude; la fiancée au cœur d'artichaut, Ophélie, trompée, abusée, qui entraîne tout le royaume dans sa noyade. Tyrannie qui tourne à vide, logique folle du pouvoir... Le roi et la reine sont nus - littéralement. Quelque chose est bien pourri, foutu, dans le royaume du Danemark... et des hommes. On ne peut qu'être impressionné par la puissance des images et la beauté du geste théâtral. Emballé, outré ou médusé, le public reste jusqu'au bout acteur de ce délire épique.»

PHILIPPE CHEVILLEY, «DRÔLES DE TRAGÉDIES» LES ÉCHOS (12.07.2011)

«Standing ovation fort méritée, rappels nombreux, *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre* fait avancer l'histoire de la mise en scène en intégrant la performance au théâtre avec évidence. Bravo!>>

AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM, «AU MOINS J'AURAI LAISSÉ UN BEAU CADAVRE, VINCENT MACAIGNE RETOURNE LE CLOÎTRE DES CARMES AU FESTIVAL D'AVIGNON », TOUTE LA CULTURE (10.08.2011)



Au moins j'aurai laissé un beau cadavre © DR